

JEAN MACÉ, ÉCRIVAIN

« *L'ignorant, fût-il millionnaire est le vrai déshérité* »

Jean Macé
(5^{ème} bulletin de la Ligue - 1870)

« *Monsieur Macé écrivait avec une facilité extraordinaire, nous raconte Mademoiselle Bentz. Tout le travail se faisait dans sa tête et les meilleures inspirations lui venaient, le matin, quand il se promenait au soleil, la pipe à la bouche, le long de la grande salle. ... Le travail élaboré, le chapitre prêt, c'est alors seulement que Monsieur Macé songeait à écrire. Ce n'était plus un travail à faire, il copiait simplement sa pensée. [...]*

Une humble petite table lui servait de bureau. Nul encombrement; aucun papier inutile n'y trouvait place : un encrier, un pèse-lettres, un presse-papier, un large buvard, une grosse plume de jonc, son manuscrit, voilà tout son matériel d'homme de lettres ».

La passion de Jean Macé pour la République, son besoin insatiable de mettre la science à la portée des enfants et des plus humbles, son souci d'éduquer sont ses grands thèmes d'inspiration.

Les événements de 1848 suscitent à eux seuls l'éclosion de huit ouvrages, tous dédiés à la cause de la République qui « *n'eurent aucun succès de vente* » d'après l'aveu même de Macé. Ce sont : « *L'arc de Triomphe, Président* », « *Discours d'un vrai Républicain* », « *Lettres d'un garde national à son voisin* » (sous le pseudonyme de Jean Moreau), « *Petit catéchisme républicain* », « *Profession de foi d'un communiste* », « *Suspension du club Chabrol. Lettre d'un homme inquiet au citoyen Pinard, Procureur de la République* », « *Les vertus du Républicain* », « *Prière socialiste pour les Enfants* ». Fin 1849, Macé devient journaliste à « *La République* ». Bien que la plupart des articles ne soient pas signés, il est impensable que son rédacteur en chef, Eugène Barette, n'ait pas utilisé les remarquables qualités d'écriture de Macé.

Pendant la première décennie du Second Empire, Macé se consacre uniquement à l'enseignement et à l'éducation. Il écrit bien sûr, dans le cadre strict de la vie du Pensionnat de Beblenheim, dans « *la Ruche* ».

Ses articles ont pour titres : « *Du devoir envers les inférieurs - La superstition - La politesse - L'argent - La pèlerine du dimanche - Un voyage au pays des larmes - La vraie dignité - La différence des rangs - La toilette - Une demoiselle qui n'a pas mauvaise intention - Ce qu'il est bon qu'une femme sache* ». Textes tous plus admirables les uns que les autres, d'une grande hauteur de pensée, d'une grande valeur morale :

La Superstition

« Les gens superstitieux se nuisent à eux-mêmes et nuisent aux autres par les idées fausses et dangereuses qu'ils ont laissé se loger dans la tête, et qu'ils cherchent, involontairement quelquefois, à loger dans celle des autres. Presque toutes les superstitions qui ont cours encore aujourd'hui parmi nous nous viennent en droite ligne des païens, précieux héritage que les cerveaux à l'envers se sont transmis fidèlement de siècle en siècle et qui, des prêtres d'Hercule et de Mercure, est arrivé aux bonnes femmes de notre temps, intact au moins dans le fond, sinon dans la forme.

C'est là, en effet, qu'il faut chercher l'origine des jours néfastes, des nombres menaçants, des manifestations mystérieuses et fortuites de la volonté divine. Que ce soit par une salière renversée, par une araignée le matin, ou par un vautour à gauche, qu'importe l'objet choisi, du moment qu'il nous révèle les décrets inconnus. Ces absurdes doctrines, dont l'impiété le dispute au ridicule, pouvaient fleurir à l'aise chez les anciens, qui avaient peuplé l'univers d'une armée de puissances surnaturelles, bonnes ou mauvaises, selon l'espèce, et dont chacune s'emparait au hasard des destinées humaines. Il était facile alors de s'imaginer que l'homme pouvait flotter de l'une à l'autre et trouver le bonheur ou le malheur, selon qu'il partait du pied droit ou du pied gauche. Encore, persuadons-nous bien que les grandes intelligences de l'antiquité laissaient au vulgaire ces puérités terrifiantes, et savez-vous pourquoi ? C'est qu'ils connaissaient l'unité de direction dans l'univers.

Et nous qui croyons à un seul Dieu, lequel se trouve à droite aussi bien qu'à gauche; qui est le même tous les jours du mois et de la semaine, et qui nous aime autant assurément, quel que soit notre nombre à table, nous n'avons pas honte de déshonorer nos croyances en les affublant de vieux haillons méprisés par les sages d'il y a 2 000 ans ! Nous nous glorifions du titre de Chrétiens, nous nous croyons bien supérieurs à toute l'antiquité païenne et nous ne voyons pas que nous rendons le culte de la terreur au Dieu Nombre treize et au Dieu Vendredi.

Si vous attaquez de front devant les gens ces vieux restes de l'idolâtrie, chacun dira que vous avez raison, je parle au moins de ceux qui se piquent d'une certaine instruction, car il ne manquerait pas d'âmes pieuses dans les campagnes pour crier contre vous à l'impiété, ni plus ni moins que les dévots d'Ephèse contre Saint Paul, quand il se permit d'attaquer la grande Diane. Au moins ceux-là ont-ils pour eux l'excuse de l'ignorance complète, et le mérite de la conviction ? Mais que dire des gens soi-disant cultivés, qui n'oseraient pas défendre en face des croyances insoutenables et qui n'oseraient pas non plus mettre le pied sur elles sans trembler de tout leur corps, comme telle grande demoiselle de ma connaissance à la vue d'un pauvre petit lézard !

C'est qu'on a sucé, pour ainsi dire, ces idées avec le lait, sans autre examen. On les voit tellement admises autour de soi qu'on ne songe pas même à les discuter, et à force de les trouver mises tout naturellement en pratique, on a fini par les regarder comme des choses qui vont de soi, et dont il n'y a pas à rendre compte. C'est devenu une sorte d'usage dont on veut bien rire à l'occasion, devant témoins, mais sous condition de le respecter scrupuleusement pour son compte personnel. Quand à nous, mes chères compagnes, ne nous contentons pas de rire de ces idées superstitieuses, quand on en parle; montrons au besoin que nous les prenons pour ce qu'elles valent, en présence des enfants surtout, auxquels nous devons la sainte vérité, et qui ne croiraient pas nos paroles si nos actes les démentaient ».

L'argent

« Il est bon de dire son fait à l'argent; toutefois, il faut au préalable bien se figurer à qui l'on parle, sous peine de faire de la déclaration à côté, et de traiter de haut en bas, en paroles, ce dont on est bien souvent le très humble serviteur dans tous les actes de la vie.

Et d'abord, c'est une mauvaise plaisanterie, en s'adressant à l'argent, de l'appeler « vil métal ». Si l'argent n'était qu'un métal, vil ou non, on ne lui ferait pas l'honneur ni de tant de mépris superbe sur le terrain sans conséquences de l'amplification oratoire, ni de tant de genuflexions serviles sur le terrain bien autrement sérieux de la réalité pratique.

L'argent, ou pour l'appeler de son vrai nom, la monnaie, qu'elle soit d'or ou d'argent, comme chez nous, de cuivre comme chez les vieux Romains, de fer, comme chez les Spartiates de Lycurgue, qu'elle se présente sous la forme de coquillages comme aux Maldives, de briques de sel, comme dans l'intérieur de l'Afrique, voire même de petits morceaux de papier comme dans toutes les banques du monde, l'argent n'est pas un métal, c'est un droit, et le plus séduisant de tous ceux dont puisse jouir l'homme, le droit de disposer à son gré du travail des autres, et des produits de ce travail.

Pour dire la même chose en termes qui seront peut-être mieux compris, l'argent, c'est le droit de faire travailler à son profit tout ce qui travaille, du haut en bas de la société, depuis le manoeuvre qui pioche la terre à votre place pendant douze heures pour 30 sous, jusqu'à l'avocat qui a été ministre et qui parle à votre place pendant six heures pour 10 000 francs; l'argent c'est le droit d'entrer dans les boutiques et d'y puiser, sans autres limites que celles de sa bourse, dans tout ce qui y a accumulé le travail de milliers et milliers d'hommes, disséminés sur toute la surface du globe. Or, comme l'état sauvage est le seul dans lequel le travail de chaque individu puisse suffire à tous ses besoins, dans les sociétés civilisées, où chacun a besoin pour vivre du travail des autres, l'argent, sans lequel nul ne peut profiter de ce travail, l'argent, c'est le droit de vivre, ni plus ni moins.

Nous commençons à être un peu loin du vil métal. Mais continuons.

L'argent étant le droit de vivre, pour vivre il faut de deux choses l'une, ou en avoir, ou en gagner. Or, comme celui qui le gagne est, par la nature même de l'institution, aux ordres de celui qui le fait gagner, avoir de l'argent c'est commander aux autres et n'obéir à personne. L'argent, c'est donc la liberté, le plus précieux de tous les biens, c'est aussi l'autorité, le plus chatouilleux des privilèges. Étonnez-vous après

cela, si le prestige de l'argent résiste depuis bientôt 3 à 4 000 ans à toutes les indignations philosophiques, et si les philosophes eux-mêmes, après l'avoir traîné dans la boue, y ont mis tant de fois les bras jusqu'au coude pour le ramasser.

C'est que l'argent est le véritable talisman magique des vieilles légendes, pour lequel les âmes sans frein, ivres de besoins et d'orgueil, se vendaient à Satan. L'argent est le grand tentateur qui montre au loin les royaumes de la terre et les met aux pieds de qui les possédera. Je n'en veux pour preuve que la maison Rothschild, assurément plus lourde, à l'heure qu'il est, sur le monde que la maison de Bourbon.

Si tant d'âmes aujourd'hui comme autrefois, laissant là le ciel pour la terre, se vendent au séducteur éternel, bien souvent encore sur la foi d'un hasard, et sans même avoir une assurance positive de toucher le prix du marché, c'est qu'apparemment il y a là une séduction sérieuse. Et où serait donc, je vous prie, le mérite des braves cœurs qui ne veulent pas se vendre, s'il ne s'agissait que de repousser les tentatives d'un vil métal ?

Mais derrière ce vil métal, il y a toutes les jouissances de la vie, tous les chatouillements de l'orgueil et le droit du bienfait, qui fait de l'homme un dieu sur la terre. Mépriser tout cela quand la conscience est en jeu, à la bonne heure, voilà qui est beau; mais si l'argent n'était pas tout cela, en quels termes caractériser la niaiserie des sots, qui feraient ce marché de dupe, et qui donneraient leur âme pour un joujou d'enfant ! Le marché est déjà bien mauvais dans les conditions réelles; c'est le moins qu'on les lui laisse.

On rapporte d'un conquérant Tartare qu'il enferma dans une tour un roi vaincu avec tous ses trésors, en lui disant : « Mange ton or et ton argent », et qu'il le laissa mourir de faim. Pour le malheureux captif, l'argent, sans le moindre doute, n'était plus qu'un vil métal. Pour l'homme perdu dans le désert, pour le naufragé jeté par les flots sur un rocher nu au milieu de l'Océan, l'argent n'est plus, j'en conviens, qu'un vil métal. Mais pourquoi ? C'est qu'ils sont isolés du reste des hommes; dès que ce droit sur le travail humain, ce droit qu'ils ont dans leur poche, ils ne peuvent plus l'exercer, faute d'hommes qu'ils puissent faire travailler pour eux, et le droit s'évanouissant, il ne leur reste plus que le métal, parfaitement inutile entre leurs mains. Il n'y a pas de mal à le rappeler à ceux qui ont de l'argent : toute sa valeur est dans le travail humain.

Eloignée du travail qu'elle peut payer, une pièce d'or ne vaut pas un grain de verre qui brille davantage au soleil.

Le sauvage, qui ne connaît pas encore le fer, la poudre et l'eau-de-vie, ne s'y trompe pas.

Donc, placez l'argent hors de la société humaine, et moquez-vous de lui : vous aurez raison. Mais dans la société, et nous en sommes là, tous tant que nous sommes, et il n'y a plus à plaisanter avec lui. Là, les hommes ne manquent pas, ni le travail humain; par conséquent il est le maître. La part d'argent, mise aux mains de chaque homme, est sa part de pouvoir sur les autres, et cette part de pouvoir, la façon dont on l'acquiert et dont on l'emploie est la vie tout entière. Je ne fais pas ici d'exagération.

Oui, toute la valeur morale de la vie roule dans une double question, l'argent gagné et l'argent dépensé. Là, il n'y a plus de phrases à faire, plus de comédies à jouer. L'étalage des beaux sentiments tombe à plat, et les chiffres seuls, inexorables et

sourds, ont la parole. Ils traduisent en réalités mathématiques les tendances vraies de l'âme, et donnent la mesure géométrique de la conscience, si l'on peut s'exprimer ainsi. Là d'où vient ton argent, là est ton honneur; là où va ton argent, là est ton cœur.

Pour moi, je demanderais une chose, c'est que les hommes publics qui voudraient se faire juger par la postérité fussent contraints d'ajouter à ces Mémoires si élastiques et si commodes, où l'on ménage l'ombre et la lumière d'une main savante, d'autres Mémoires, plus sûrs et plus flexibles, les seuls miroirs fidèles de la vie que je connaisse, leurs livres de comptes, tenus jour par jour, par francs et par centimes. La page des recettes dirait mieux que toutes les apologies si le héros du livre a été un homme d'honneur, la page des dépenses, s'il a été un homme de cœur.

Qu'il soit donc convenu que la chose argent, est une chose sérieuse, et très sérieuse, et que le mot argent, par conséquent, est un mot qu'il faut prononcer sérieusement, en le dégageant des mépris de convention sous lesquels l'enterre à qui mieux mieux une foule de braves gens, qui tiennent autant que lui que ce soit au « vil métal ».

Mais ceci posé, je demande à faire une réserve, en faveur de la dignité humaine, qui doit être mise plus haut encore que l'argent, plus haut que toute la hauteur qui sépare les régions de l'âme de celles du corps, ou le ciel de la terre, si vous aimez mieux. Que de l'importance incontestable de l'argent il rejaillisse quelque chose dans la pratique de la vie, sur celui qui le tient et en dispose, rien de plus simple et de plus naturel. Il faudrait bien peu connaître les habitudes du cœur humain pour élever là-dessus des réclamations dont personne ne tiendrait compte. Mais qu'effaçant en lui-même la personne humaine, et la rayant chez les autres, un homme en arrive à ne plus faire de comparaison entre son argent et le leur, qu'il établisse la gamme de ses respects et de ses mépris sur l'échelle des fortunes, et que les maisons deviennent pour lui de bonnes maisons quand il y a de l'argent dedans, c'est ravalier l'espèce humaine au niveau de la brute qui n'a que des appétits, c'est insulter Dieu qui est en chacun de nous, et qui vaut bien tout l'argent du monde. J'irai plus loin, c'est s'insulter soi-même. Quand on salue un million qui passe, si le millionnaire n'éprouve pas le besoin de mettre un homme dessous, et qu'il se contente des coups de chapeau à l'adresse de son argent, sans chercher à s'en gagner à lui-même, tant pis pour lui et pour ceux qui usent leur chapeau. Il recommence l'histoire de l'âne qui portait des reliques ; et mieux vaut, à tout prendre, un homme sans argent que de l'argent sans homme.

Ce que je dis pour les hommes, mesdemoiselles, il est bien entendu que je le dis aussi pour les femmes. »

En 1861, Jean Macé rend visite à son ancien camarade de collège, Jules Hetzel, moraliste, plus connu à l'époque sous le nom de P.J. Stahl. Il lui propose un manuscrit intitulé « *Histoire d'une bouchée de pain* » et mille francs qu'il a économisés, pour l'impression. Deux jours plus tard, certain du succès que rencontrera l'ouvrage, Hetzel décide de l'éditer à ses frais.

L' « *Histoire d'une bouchée de pain* » est saluée par les journaux et les revues de toutes les opinions. Grâce à un subtil mélange de gentillesse, de sentiment et de sûreté de savoir, Macé récrée et instruit. Il ouvre ainsi une voie nouvelle à la vulgarisation scientifique.

Macé s'adresse à une petite fille et la fait assister au voyage d'une bouchée de pain à travers cette machine compliquée qu'est le corps humain :

« *Pourquoi mange-t-on, même quand on n'a que de la soupe ?*

- *Je vais vous le dire si vous ne le savez pas. L'autre jour, quand votre maman a déclaré que votre robe était devenue trop courte, et qu'il a fallu vous faire la jolie robe à carreaux dont vous étiez si fière les premiers jours, d'où venait cela ?*

- *Belle demande ! C'est que j'avais grandi.*

- *Et comment avez-vous grandi, s'il vous plaît ? Vous voilà prise. Il est bien sûr que personne n'est venu rallonger vos jambes pendant que vous dormiez, et que si les bras sortaient des manches, ce n'était pas parce qu'on avait remis un petit morceau au coude, comme on remet des planches à la table, les jours où l'on donne à dîner à beaucoup de monde. Cependant rien ne grandit tout seul, comme rien ne diminue non plus, persuadez-vous bien cela une fois pour toutes. Si l'on n'a rien ajouté par dehors, il faut bien que quelque malicieux génie ait fourré par dedans tout ce qu'il y a de plus dans les bras, les jambes et le reste. Et ce malicieux génie, savez-vous bien qui c'est ! C'est vous. Ce sont vos belles tartines, vos bonbons, vos gâteaux, la soupe aussi, et la soupe encore mieux que tout le reste, pour vous le dire en passant, qui une fois disparus dans le petit gouffre que vous connaissez bien, se sont mis, sans vous demander la permission, à se glisser sournoisement dans tous les coins et recoins de votre corps, où ils sont devenus, à qui mieux mieux, des os, de la chair, etc... etc.. Tâchez-vous de tous les côtés : ce sont eux que vous rencontrerez partout, sans les connaître, bien entendu. Vos petits ongles roses qui se trouvent repoussés tous les matins; le bout d'en bas de vos cheveux blonds qui s'allongent toujours davantage, en vous sortant de la tête, comme une herbe qui pousse hors de la terre; vos dents de grande fille qui montrent maintenant le bout de leur nez, et remplacent à mesure celles qui vous étaient venues en nourrice : vous avez mangé tout cela, et il n'y a pas longtemps. Et notez bien qu'il n'y a pas que vous qui en soyez là. Votre petit chat, qui était si mignon, il y a quelques mois, et qui devient tout doucement un grand chat, c'est sa pâtée de tous les jours qui devient chat à mesure au-dedans de lui. Ce grand bœuf, qui vous fait si peur, parce que vous ne savez pas combien c'est une bonne personne, incapable de faire du mal aux petits enfants qui ne lui en font pas; ce grand bœuf a commencé par être un tout petit veau, et c'est l'herbe qu'il a mangée qui s'est transformée à la longue en cette masse énorme de chair, que les hommes mangeront ensuite pour en faire de la chair d'hommes. Il y a mieux. Les arbres de nos forêts qui montent si haut et qui tiennent tant de place, n'étaient pas, dans le principe, plus gros que votre petit doigt, et tout ce que vous voyez-là, ils l'ont mangé.*

- *Quoi ! ... les arbres mangent aussi ?*

- *Assurément, et ce ne sont pas les moins gourmands de tous, puisqu'ils mangent jour et nuit, sans jamais s'arrêter. Seulement vous concevez bien qu'ils ne croquent pas des bonbons, et que la chose ne se fait pas chez eux tout à fait de la même manière que chez vous. Et encore, vous serez étonnée, je vous en préviens*

d'avance, quand vous verrez tous les points de ressemblance qui existent entre eux et vous à ce sujet-là ».

Macé propose quantité d'analogies qui retiennent l'attention : la main est « *le serviteur chargé d'aller à la provision pour la bouche* » ; l'estomac « *le président de la république intérieure qui tient les fourneaux, qui porte le poids des affaires et veille au salut commun* » ; le foie « *le maître chiffonnier, le grand balayeur qui vide les égouts du corps* ». C'est de cette manière que Macé traite de la nutrition, de la respiration, de la composition du sang, de la classification des animaux, de la nutrition des plantes. L'ouvrage sera réédité jusqu'en 1876, traduit en portugais, en allemand, en hollandais ...

Hetzel fait à nouveau preuve de perspicacité en s'assurant la collaboration de Macé. Avec Jules Verne, ils lancent le « *Magasin d'Education et de Récréation* » qui paraîtra de 1864 à 1894. Hetzel et Verne en sont les directeurs littéraires; Macé y tient la rubrique scientifique. « *Les serviteurs de l'Estomac* » font suite à l'« *Histoire d'une Bouchée de pain* ». L'ouvrage obtient également un grand succès. « *Les soirées de ma tante Rosy* » ouvrage édité en 1893, est dédié à Mademoiselle Théodora Bord, devenue directrice du Pensionnat du Petit-Château. La Tante Rosy promène le petit Jean au pays des planètes, des étoiles filantes, des comètes, des étoiles. Les leçons sont données le soir, en plein air, longtemps après l'école, dans un grand jardin, sur une haute butte d'où l'on domine un vaste horizon. Jean Macé expose, dans ce manuel d'astronomie populaire, tout le système du monde, depuis cet humble grain de poussière que nous habitons, jusqu'aux plus lointaines profondeurs de l'espace infini dans lequel se perdent les nébuleuses.

Le professeur de « demoiselles » s'intéresse également à la didactique des Mathématiques. Comme Condorcet, il a le souci de proposer à ses élèves et à ses lecteurs des « *Moyens d'apprendre à compter sûrement et avec facilité* ». La présentation des leçons en est toutefois très différente. Macé utilise un élément nouveau, le conte. L'ouvrage, intitulé « *Arithmétique du Grand-Papa* », est l'histoire de deux petits marchands de pommes qui ne sachant que compter sur leurs doigts, jusqu'à dix, se trouvent d'autant plus embarrassés pour régler leurs petites affaires qu'ils ont des caractères entièrement dissemblables : l'aîné Ramasse-Tout, ne se sent riche qu'en voyant toutes ses richesses réunies en un seul endroit; le cadet, Partageur, craint les accidents et n'a de repos qu'en sachant son bien éparpillé de tous côtés. De là des disputes acharnées. Heureusement pour eux, ils reçoivent un soir la visite de leur sœur Pinchinette, qui vit avec la bonne fée, leur marraine, et qui en a reçu tant d'esprit que c'est pour elle un jeu d'inventer en quelque sorte l'arithmétique afin de mettre les deux frères d'accord. Ce sont les procédés de Pinchinette pour apprendre à nos petits marchands les quatre règles, les fractions et le système métrique, qui sont l'objet du livre.

Une multitude d'autres contes jalonne le parcours de l'écrivain, ainsi : « *Le Génie et la petite ville. Conte pour les grands enfants* », paru en 1868 : « *Un Génie descendit un jour du ciel dans l'intention d'être utile aux hommes. Il arriva dans une petite ville [où] il fut accueilli à bras ouverts par les autorités* ». Le Génie leur parle de fraternité

humaine; les autorités applaudissent. Il rencontre un avocat à qui il tient le même discours. Le Génie perd alors ses premiers amis; les autorités ne lui pardonnent pas d'être devenu l'ami de l'avocat, qu'ils jugent inférieur. Le génie fait ensuite la connaissance d'un cordonnier; l'avocat lui tourne le dos pour les mêmes raisons. Il se lie d'amitié avec un ouvrier; le cordonnier l'évite. Enfin, il parle pour la dernière fois de fraternité humaine à un mendiant, qui croyant que le Génie ne s'adresse à lui que parce qu'il est rejeté de tous, l'évince à son tour. Le Génie n'a alors d'autre solution que celle de remonter au Ciel.

La morale est toujours omniprésente, les actions ou les déclarations d'un personnage modèle servant d'exemple. Ainsi l'ouvrier, lorsqu'il demande au Génie de rompre toute relation avec le mendiant : le Génie répond « *Jamais je ne prendrai l'engagement de repousser un homme pour plaire à un autre* ».

Autre conte, « *Le Géant d'Alsace* » : Un Géant maltraite les voyageurs, ses voisins... Las d'entendre des plaintes à son sujet, l'Empereur décide de le mettre à la raison. Pour mieux se défendre, le Géant décide alors de construire un château colossal, invincible. Son château terminé, il rencontre un enfant qui met un gland en terre sur ordre de son père. Cinq siècles plus tard, un chêne gigantesque fait l'admiration de tous. Les tours du Géant, elles, se sont perdues dans la broussaille. Moralité : « *La bonté qui sème est plus puissante que la violence qui remue des montagnes* ».